

Toulouse le 22 mars 2022



Marie-Françoise Butin nous a quittés ce vendredi 18 mars 2022. Elle accompagnait le prix Tatoulu depuis une quinzaine d'années en prenant notamment en charge, aux côtés de Maryse, les relations avec les éditeurs et les auteurs. Passionnée de littérature, complice de nos engagements, généreuse de sa bonne humeur et de son optimisme, Marie-Françoise avait trouvé dans Tatoulu un espace de militance en accord avec ses idéaux. La maladie contre laquelle est luttait avec une force et une détermination formidables a fini par gagner. Marie-Françoise est partie entourée des siens. Nous étions quelques-uns de Tatoulu à l'accompagner à sa dernière demeure. Au nom de l'association, une gerbe a été déposée. Qu'elle repose en paix et que sa présence maintenant absente habite toujours nos pensées.

Bonjour à tous,

Comment décrire l'époque dans laquelle nous vivons ? Où plutôt que dire de l'état dans lequel nous sommes à ce moment particulier encombré de multiples injonctions, de nombre d'informations plus anxiogènes les unes que les autres ? Certains éprouvent de la résignation. D'autres de la colère. D'autres encore se résignent en voutant les épaules, le temps que cela passe. Peu de personnes, sauf dans des espaces militants peut-être, continuent à regarder l'horizon comme un lieu à atteindre de manière totalement sereine. Que nous arrive-t-il donc pour avoir oublié à ce point notre capacité à donner de la voix et à ne pas baisser le regard ? Sans doute nous sommes-nous laissé aller, pour certains, à quelques confusions. Le slogan injonctif qui appelle à la résilience, par exemple, a sans doute joué un rôle dans cet abattement généralisé. La résilience, capacité d'adaptation et d'intégration de ce qui peut atteindre, est devenu un objet politique qui nous somme de nous adapter, d'accepter ce qui peut faire mal. Parce que, semble-t-il, il n'y a pas le choix et puis parce que : *vous verrez, cela ira mieux ensuite*. Cette répétition à l'envi de cette nécessité de s'adapter n'a que pour vocation d'endormir, voire d'anéantir, toute velléité de résistance. Il n'est plus envisageable de dire NON. Ce serait considéré comme une posture irresponsable. Et c'est ainsi que les dominants

ont trouvé une argumentation à leur exercice du pouvoir, sous couvert de discours pseudoscientifiques de la part de psychiatre (volontairement au singulier) qui transforme un concept issu de la psychologie en un outil au service de la domination des masses. L'injonction à la résilience produit la résignation. La résignation conduit au silence et à l'individualisme au service de l'instinct de survie. Et comme l'humain reste un individu social, il continue à agir la solidarité. Mais cette solidarité est elle-même victime de l'idéologie dominante qui prône le repli sur soi. C'est ainsi que l'on devient capable d'opérer un tri parmi ceux qui doivent être accueillis et aidés. Plutôt les gens proches géographiquement, soi-disant culturellement et en carnation épidermique.

Les vieux militants, dont je suis, continue à aller aux manifestations, moins qu'avant et pas à toutes... La conscience politique reste active. Mais même pour eux il devient compliqué de renouveler le discours ou de l'actualiser aux temps actuels. Et s'ils y arrivent, il n'est audible que pour ceux qui sont déjà convaincus. Face au rouleau compresseur qui nous impose les solutions au dérèglement climatique, à la question de l'exil forcé de populations, à la guerre, à la précarité, à la destruction des services publics, à la question du travail et du non-emploi, quelques voix se lèvent. Dans l'action militante en cette période électorale bien sûr mais aussi du côté de la jeunesse. Mais cette jeunesse peut paraître bien timide et agir de manière atomisée, qui sur le climat, qui sur l'aide aux réfugiés de la guerre, qui sur les conditions de vie des étudiants. Mais les revendications ciblées ne font pas globalité. Résister à certains endroits conduit parfois, souvent, à être résilient ailleurs.

Marc Crépon utilise le terme de mélancolie pour définir l'état dans lequel beaucoup d'entre nous nous trouvons et duquel il serait urgent et vital de sortir :

« On conviendra aisément qu'il importe au plus haut point de savoir aujourd'hui quelles chances nous gardons d'échapper à la mélancolie de l'histoire, tant ses pressions sont fortes. Nul besoin d'insister sur les raisons que nous avons d'être pessimistes sur tous les fronts : les dérèglements climatiques et les catastrophes sanitaires, les crises migratoires, la fragilité des démocraties, menacées partout dans le monde par les coups de boutoir d'un populisme vindicatif, attentatoire aux libertés fondamentales, la persistance de l'oppression et de terreur apparemment inébranlables, les tensions internationales qui en résultent, les risques de conflit, avec, plus que jamais, comme une épée de Damoclès suspendue au-dessus de nos têtes, la perspective angoissée d'un recours aux armes de destruction massive. Sans compter, pour finir, la récurrence redoutée de nouvelles crises économiques et sociales, dont l'effet premier sera d'aggraver toujours davantage, aux limites du viable, les conditions

d'inexistence des plus vulnérables.

Aussi comprend-on ce qu'« échapper à la mélancolie de l'histoire » pourrait signifier. Ce sera tout d'abord refuser que le tableau sombre qu'on vient d'esquisser se traduise dans nos vies par cette forme de passivité et de résignation qui s' imagine condamnée à ne rien faire, sous prétexte qu'il est déjà trop tard pour inverser le cours du temps et changer l'état du monde, ou encore que le mal, sous quelque forme qu'il se manifeste, comme catastrophe et comme injustice, est inscrit dans l'histoire, et la violence qui le manifeste, inéluctable. Serait-il trop tard non seulement pour manifester globalement notre souci du monde, témoigner de notre indignation, faire acte de protestation, mais tout aussi bien localement, à une échelle qui reste à taille humaine, celle d'un pays ou d'une cité, dénoncer et corriger l'injustice, secourir et soulager la misère, réinventer l'avenir autrement ? « Echapper à la mélancolie de l'histoire », ce serait ainsi se défendre contre cette sorte de regard et de jugement, à l'avance découragés, désabusés, sinon désespérés, qui conduisent toujours, au bout du compte, à fermer les yeux et à consentir au pire, considérant que le monde est trop lourd à porter pour faire autre chose qu'en éprouver, sinon partager l'irrépressible chagrin. »¹

Au-delà de cette invitation à ne pas se résigner, il me semble important de reconvoquer l'idée de collectif pour échapper au sentiment d'inexistence dont parle Michel Crépon. La tendance actuelle étant de réduire la personne à l'individu, je crois indispensable de se repenser comme être social. Il nous faut résister à la tentation du repli et de l'individualisation. L'histoire des mouvements de l'Éducation Populaire à laquelle peut s'apparenter Tatoulu montre que le collectif permet de produire de la pensée. Notre propos depuis toujours est de former à la pensée critique dans une visée émancipatrice. Nous savons tous, à titre individuel, combien les occasions que nous avons eu d'être ensemble nous ont permis à chacun d'être plus audacieux dans nos pratiques quotidiennes de médiation. Nous savons tous combien notre proposition à destination des enfants et adolescents est porteuse de transformation. Face au constat du retour d'une conception conservatrice et datée qu'ont nos dirigeants de l'école, Tatoulu est un espace de résistance. Nous avons à faire face à une contradiction majeure. D'un côté un renforcement des injonctions qui traduisent une conception utilitariste du savoir, de l'autre un délitement de l'engagement collectif, y compris au sein de notre association.

J'ai conscience que le contexte depuis 2020 a généré une immense fatigue. Je suis dans la crainte que cette fatigue ne génère un endormissement qui peut déboucher sur un profond sommeil. L'image de la grenouille dans la marmite d'eau me vient pour qualifier le danger que nous courrons. Danger de disparition. « Si l'on

¹ Marc Crépon : Le désir de résister, Odile Jacob, février 2022 (Avant propos)

plonge subitement une grenouille dans de l'eau chaude, elle s'échappe d'un bond ; alors que si on la plonge dans l'eau froide et qu'on porte très progressivement l'eau à ébullition, la grenouille s'engourdit ou s'habitue à la température pour finir ébouillantée. »

La fin de l'année scolaire approche. Avec elle, deux moments importants. Les rencontres de Sarrant le 11 juin et la remise du prix à Paris le 25 juin. Entre temps, je l'espère, quelques rencontres avec des auteurs, là aussi en baisse significative. Un dernier rendez-vous aussi pour une journée de formation en Occitanie est fixé au samedi 14 mai. Enfin le comité de lecture final aura lieu les 9 et 10 juillet.

J'avais envisagé et proposé de venir dans certains groupes pour animer des débats avec les élèves. Je n'ai pas renoncé à cette possibilité mais je m'interroge sur la réponse à donner aux demandes qui ont été faites, notamment si je les mets en lien avec le fait que les formations en Occitanie ne sont plus investies par les participants au prix littéraire. Conditionner mes interventions dans les classes à la participation aux formations serait sans doute vécu comme une forme de chantage ou une réaction de déception face à la déliquescence de la fréquentation des journées de formation. Je n'ai pas encore formalisé pour moi-même de réponse à cette question qui se pose différemment en Ile de France où les formations n'ont plus lieu depuis quelques années. L'état des finances de l'établissement et le prix exponentiel du carburant compliquent également les choses.

Sans doute suis-je moi-même gagné par cette fatigue batracienne, même si je reste convaincu que le combat que nous menons reste pertinent et encore plus nécessaire que jamais.

Un président d'association militante ne devrait pas tenir ce genre de discours de crainte et de désarroi. Il devrait continuer à instiller l'enthousiasme, proposer un discours promoteur de l'utopie à reconstruire. N'y voyez pas de signe de déprime, il n'en est rien. Loin de moi non plus l'idée de jeter la pierre ou d'instiller quelque sentiment de culpabilité. Je suis simplement dans une réflexion qui essaie de prendre en compte une tendance forte au désengagement, une nécessité croissante de résister à la fois aux conceptions normatives à l'œuvre notamment à l'école et au sentiment de résignation.

Je pense que l'année en cours va se terminer en roue libre en honorant les rendez-vous déjà fixés. Il me semble important de nous offrir un temps collectif de réflexion réunissant tous les volontaires pour échanger sur les questions soulevées dans ce courrier et prendre des décisions à la fois d'orientation et de fonctionnement. Je reviendrai vers vous dans les prochains jours pour proposer une date et une forme de réunion (sans doute en visio).

tatoulu

les valeurs
n'existent que
dans les pratiques
qui les font vivre

Vous connaissez mon investissement dans ce beau projet et je n'ai pas l'intention de l'abandonner. Mon souci principal est de recréer du collectif pour lutter contre cette grande fatigue, cette mélancolie qui nous gagne tous, vous comme moi.

Bien cordialement

Dominique PIVETEAUD
Président de Tatoulu

